

Édification idéale et méditation d'idées parfaitement pénétrées Corinna Gleide

L'œuvre précoce de Rudolf Steiner, dans son développement et sa présentation d'un penser vivant, est comparable à une graine qui — en germant et se déployant comme une plante — a la capacité de pousser dans le monde spirituel. Steiner avait montré que le penser humain peut s'appréhender lui-même et peut se déployer par des forces intérieures de sorte qu'il peut jeter un pont sur le monde spirituel. Il est vrai qu'il ne fut pas compris dans cette amorce. Ceci contribua et déboucha pour l'essentiel dans une crise que Rudolf Steiner traversa à la fin du 19^{ème} siècle et qui connut son acmé dans le positionnement interrogatif : « Doit-on rester muet ? » comme il le formula dans *Mon chemin de vie*.¹ Ce fut là manifestement un pas accompli dans l'histoire de l'esprit de l'humanité qui précéda son époque.

Quoiqu'il en fut ainsi et que Rudolf Steiner choisit, à partir de 1900, le chemin passant par la Société théosophique, laquelle, pour sa part et par son histoire, était attachée à des éléments qui ne provenaient pas de la vie de l'esprit et des idées de la *Mitteleuropa*, il développa néanmoins l'anthroposophie de manière telle que de manière totale, elle fut toujours portée en étant explorée et exposée à partir du penser. C'est-à-dire que dans sa propre recherche de science spirituelle, il procéda à partir du penser et utilisa celui-ci à l'instar d'un pont menant au monde spirituel. Et la forme sous laquelle il alla chercher l'anthroposophie dans le monde spirituel fut telle, qu'à l'instar d'un fondateur, il coula ses résultats d'investigation du monde spirituel dans des idées. De ce fait l'anthroposophie devint intelligible et compréhensible à tous les êtres humains, pourvu qu'ils ne redoutassent point d'en suivre le développement et la réalisation idéels également par le penser. Je crois aussi qu'en cela et donc précisément par cette instauration d'un lien entre le domaine du penser, dans le sens d'une philosophie s'élargissant à celui de la contemplation spirituelle et du savoir initiatique, Rudolf Steiner apporta un renouveau des plus essentiels et qui marqua en même temps son époque.

De « Comment acquiert-on des connaissances des mondes spirituelles ? » à la « Science de l'occulte en esquisse »

Dans le champ de la méditation et de la présentation du chemin de développement, il semble pourtant tout d'abord que dans l'ouvrage : *Comment acquiert-on des connaissances des mondes spirituels ?*, c'est précisément un cheminement quelque peu autre qui est parcouru, lors duquel le penser ne se trouve pas au centre. Il s'agit ici tout d'abord abondamment de la formation du calme intérieur et de l'attitude dévotionnelle vis-à-vis de tout ce qui relève du spirituel. Le foyer en repose dans la naissance d'un sentiment. Ensuite des méditations de perception de pierres, plantes, animaux, etc., occupent une position essentielle dans cet ouvrage. En outre, on doit s'exercer en impressions auditives, comme les donnent le chant et le tapage des oiseaux, afin de pénétrer des réalités astrales. Le caractère de *Comment acquiert-on... ?*, est certes porté par les pensées dans le style, mais le cheminement décrit lui-même, ne cesse de commencer plutôt par la perception que par le penser.

Cette amorce se modifia en 1909, avec le chapitre sur le cheminement décrit dans la *Science de l'occulte en esquisse*. Tout au début de l'ouvrage, on parle de se représenter qu'à côté de la conscience de veille et de celle du sommeil, il y a encore un troisième état de conscience. Et l'on doit se représenter que celui-ci consiste dans le fait que « l'âme [...] pendant le sommeil pourrait en arriver à une conscience », quoique « les impressions des sens restassent éteints, comme sinon dans le sommeil profond. »² Dans cette disposition de conscience, il n'existerait pas non plus de souvenirs de l'expérience de la journée, à savoir, de réminiscences des impressions sensorielles. Dans le prélude à ce chapitre, la représentation d'une conscience est ainsi formée qui est fort différemment conditionnée que notre conscience de veille, parce que justement pour celle-ci, les impressions sensorielles ne jouent plus aucun rôle.

Devant cet arrière-plan, Steiner commence à développer la manière dont des « représentations symboliques » avec lesquelles on peut s'employer, agissent dans cette direction. La médiation du Rose-Croix, dont la mise en place est ensuite décrite en détail, suit en effet un processus de construction idéal exigeant, au moyen duquel la perception — ou selon le cas la participation sensorielle — comme le sang rouge et la sève végétale verte — se voit transcendée et exaltée. Par cette transcendance et cette élévation au travers de l'activité idéale qui est intérieurement à mener à bout, une représentation allégorique devient quelque chose qui « par son essence même peut exercer une vertu d'éveil sur certaines facultés cachées de l'âme humaine »³ — ce par quoi on œuvre ainsi à cet état de conscience, esquissé au début comme étant le troisième et qui s'avère si différent de notre état de conscience quotidien.

¹ Rudolf Steiner : *Mon chemin de vie* (GA 28), Dornach 2000, p.339.

² Du même auteur : *La science de l'occulte en esquisse* (GA 13), Dornach 1989, p.299.

³ *Ebd*, p.308.

Cela ne sembla pas être un hasard si le chapitre sur le cheminement dans la *Science de l'occulte*, débute tel qu'il est décrit. Car dans la totalité de l'ouvrage, un penser sillonne qui s'est fortement développé plus loin comparé à celui du développement des idées de l'œuvre précoce, et qui est en situation de se répandre dans les espaces cosmiques et de rendre ceux-ci intelligibles. Le penser, dans cette acception élargie, est l'élément de base qui détermine cette fois le style, par exemple, d'un chapitre comme « L'évolution du monde et de l'être humain ». Dans cette mesure ce n'est pas non plus fortuit que cette forme de connaissance de l'inspiration joue un rôle si essentiel dans *La science de l'occulte*, car elle prend pied sur un penser et un sentir qui ont appris à s'appréhender intérieurement comme une activité.⁴

Mise en place et calme sur des pensées

À côté de la construction et de la méditation des « représentations symboliques », il y a aussi fréquemment de la part de Rudolf Steiner, dans l'école ésotérique précoce, l'indication que des idées devaient être édifiées que le méditant devrait ensuite pouvoir approfondir intérieurement dans le calme de l'âme. Celui qui a déjà tenté une fois ce genre d'amorce d'exercice anthroposophique, sait combien cela est exigeant. S'est-on résolu à ainsi édifier une idée librement choisie, pour ensuite consciemment reposer sur elle, on entre alors par cette détermination dans un espace de liberté intérieure qui ne se serait pas autrement ouvert. On se trouve alors devant un espace ouvert, aux contours peu présents. Il est vrai qu'il est difficile d'éprouver réellement la liberté offerte par un tel espace. Dans le cas « normal » [guillemets du traducteur, puisqu'il s'agit déjà aussi d'un état exceptionnel, voir le texte de Lucio Russo : *Science de l'esprit et philosophie de l'esprit I à IV. ndt*], car en effet, des perturbations surgissent très rapidement, lors desquelles affluent toutes les pensées et associations de pensées possibles. Toujours d'une façon « normale », le bourdonnement des pensées a vite fait de vous faire dérailler de la voie sur laquelle vous êtes entré dans cet espace, il faut donc lutter afin de conserver la maîtrise de cette voie en formant un vouloir fort et exempt de toute convoitise quotidienne, un vouloir qui peut ainsi devenir la substance portante de la méditation idéale.⁵ Conformément à cela, les membres de l'école ésotérique de l'époque ne cessèrent d'approcher Rudolf Steiner pour lui demander conseil et une aide, au sujet de la question de savoir comment maintenir cet état exceptionnel après l'édification de l'idée et la mise en son approfondissement intérieur.

Le penser comme une coupe

Dans un cours ésotérique du 4 octobre 1905, Rudolf Steiner aborda directement ce problème de savoir ce qui doit se produire pour le penser propre. Si l'on veut aller plus loin avec ce genre de méditation, le penser ne peut pas être utilisé en restant inchangé. Il doit en effet même passer par un retournement complet. Dans le cours ésotérique cité, la manière dont le penser s'absorbe avec les choses de ce monde dans une conscience objective sur le premier degré de l'évolution est rendue intelligible en relation avec la parole méditative AUM. Ensuite il y a aussi cependant un deuxième degré sur lequel le penser s'intériorise et doit laisser à cette occasion tous les contenus extérieurs derrière lui. Il se tourne dès lors totalement vers l'intérieur, en lui-même : « *Ce penser est alors débarrassé de tous ses contenus extérieurs. C'est « l'approfondissement intérieur », et carrément dans cette situation « nettoyé » de toute extériorité, « un nouveau contenu peut, cela étant alors, lui affluer de l'intérieur »*⁶.

Cet « évidemment » qui débarrasse de toute trace de lien de la pensée aux choses du monde sensorio-sensible comme deuxième degré, a à faire avec le « U » de la parole AUM, avec l'immersion profonde en soi du penser. Ceci est la condition préalable pour qu'au penser, de nouveaux contenus puissent lui venir de l'intérieur, c'est-à-dire du monde spirituel extérieur : « *Mais précisément du fait qu'à présent l'être humain sort de lui-même [que le penser se retrousse, à l'instar « d'une chaussette ». ndt]. Il sort de la sphère du je inférieur dans le « monde spirituel extérieur »*⁷, d'où des images spirituelles et des idées affluent à sa rencontre. Ce troisième degré

⁴ Voir à ce sujet aussi la présentation de la méditation de la Rose-Croix dans : Corinna Gleide : *Die Geburt der geistigen Sonne. Meditative Wege und Erfahrungen [La naissance du Soleil spirituel. Chemins et expériences méditatives]* Stuttgart 2018. [Le travail de Francesco Giorgi : *Du mouvement pendulaire vivant* (ospi.it — 10 mars 2003) permet d'en dégager des perspectives au niveau de l'activité du penser : voir la traduction du texte joint FG10103.DOC. *Ndt*]

⁵ Voir Eva-Maria Begeer-Klare : *Briser la coquille du sentiment de soi — Au sujet de la transformation de la volonté, de la résistance et de l'expérience de la réalité sur le cheminement cognitif imaginatif* dans *Die Drei* 1-2/2019, pp.25 et suiv. [Traduit en français et disponible sans plus auprès du traducteur, *Ndt*]

⁶ Rudolf Steiner : *Extrait des contenus des cours ésotériques Vol.I : 1904-1909 (GA 266/1)*, p.57.

[Le mot « évidé » est un choix « bien gentil et conventionnel », on peut choisir pire ! pour *entleert* qui signifie de fait : « dégonflé », « dégorgé », « évacué », « excrété », et même plus encore.. *Ndt*]

⁷ *Ebenda*, Soulignement dans l'original.

est indiqué par ce précepte : « *Recherche la voie dans laquelle tu sors hardiment de toi-même* ». ⁸ Le **M** de la parole **AUM** symbolise donc la sortie de soi.

Les indications méthodiques données dans ces cours, étaient pensées de sorte que les membres de l'école ésotérique devaient les utiliser pour édifier des pensées de manière autonome, lors desquelles sur un cheminement d'idées encore liées au sensorio-sensible, ils dussent avancer jusqu'à pouvoir appréhender ces pensées purement en elles-mêmes. Celles-ci devaient alors être utilisées pour l'approfondissement au degré suivant. Avant la première Guerre mondiale, Steiner a directement présenté de nombreux contenus ésotériques qui étaient à saisir dans cet esprit — pour préciser, de sorte qu'ils constituassent un matériau d'édification autonome de pensées. Cela veut dire aussi que lorsque des membres de l'école ésotérique participaient aux cours donnés par Rudolf Steiner, il ne s'agissait pas seulement pour eux d'entendre parler de contenus nouveaux du savoir occulte, mais aussi, de devenir capables d'utiliser les idées communiquées dans leur propres méditations. Ce principe de travail peut même être étendu à de vastes parties de l'œuvre conférencière ainsi que de celles rédigées, en particulier avec les écrits précoces comme les *Grandes lignes d'une théorie de la connaissance de la conception du monde de Goethe* et bien sûr *La philosophie de la liberté*. Ce maniement du penser de Steiner, directement pour quelqu'un qui est familier de la formation de son œuvre précoce, est de nature telle que ce penser a la capacité d'établir un pont avec le monde spirituel. Formulé autrement, on peut dire aussi : le travail idéal dans l'œuvre philosophique de Steiner qui précède 1900, produit le premier degré et par ailleurs il le commente en relation avec les diverses amorces philosophiques de son époque, en partant de l'attachement du penser aux données sensorielles jusqu'à mener à la libre mobilité de celui-ci et à sa propre productivité spirituelle. Le penser devient ainsi l'esprit du temps Michaël — qui a commencé sa bienveillance attentive et expectative à l'égard de l'être humain depuis 1879 et à qui le penser avait échappé en vue de rendre possible le développement de la liberté des êtres humains ⁹ — en se portant de nouveau à la rencontre du penser humain. Ce penser, sous ce nouveau « moulage » et cette conformation, est comparable, sous certains égards, à une coupe qui peut se remplir de nouveau depuis le monde spirituel. Cet accomplissement de l'idée à partir du monde spirituel extérieur produit ensuite l'anthroposophie. C'est-à-dire non pas uniquement le contenu des cours ésotériques, mais encore l'anthroposophie dans son entièreté laquelle se prête en principe pour cela, après avoir été d'abord comprise pour servir cette édification autonome d'idées qui sont ensuite méditées en s'y rattachant.

L'île du penser

Steiner a quand même donné à un endroit une sorte d'exemple parade pour la manière dont une pensée est à mouvoir et à édifier, de sorte qu'elle surmonte l'attachement au monde objectal pour en arriver à une dimension où elle s'appréhende elle-même comme une idée — en tant que condition préalable à l'approfondissement et la méditation. Cet exemple-parade se trouve dans le premier chapitre du petit ouvrage *Le seuil du monde spirituel* qui fut rédigé en 1913. Ce par quoi la particularité de cet exemple consiste dans le fait que l'idée qui est construite, se meut autour du penser lui-même. Dans l'ensemble de cette présentation, il s'agit d'une clarification de la relation fondamentale entre penser et méditation. Je voudrais maintenant suivre cette construction de pensée en plusieurs étapes et la compléter par quelques observations :

Le penser humain est pour la conscience de veille comme une île au milieu des flots des impressions, sensations, sentiments et autres de la vie de l'âme qui vagabonde. On en a fini jusqu'à un certain degré avec une impression, une sensation que lorsqu'on l'a comprise, c'est-à-dire lorsqu'on a saisi une idée qui éclaire l'impression, la sensation. Même dans l'effervescence des passions et des affects, un certain calme peut apparaître lorsque l'esquif de l'âme a œuvré en vue de parvenir à cette île du penser. ¹⁰

Le penser est ici comparé à une île autour de laquelle se déchaîne des « impressions, sensations et sentiments ». Dans l'image de l'île repose l'idée qu'il s'agit ici d'une terre stable, tandis que les impressions, et sentiments sont coordonnés aux flots de l'eau qui l'entoure. On considère ensuite comment l'idée ce comporte vis-à-vis des sentiments, sensations et impressions sensorielles et se pose : « on en a fini jusqu'à

⁸ « *Suche den Weg, indem kühn du heraus aus dir selber trittst* ». Ce précepte est une parole de méditation tirée de *Licht auf dem Weg [lumière sur le chemin] (1887/88)* de Mabel Collins, que Steiner interprète (voir les remarques dans **GA 266/1**).

⁹ Voir du même auteur : *Maximes anthroposophique (GA 26)*, Dornach 1982.

[Lucio Russo a aussi produit deux études extraordinaire sur cette question voir sur le site www.ospi.it: les textes du 2/11/2017 et du 13/01/2018

[Traduits en français : LR021117.DOC & LR130118.DOC, disponibles sans plus auprès du traducteur. *Ndt*]

¹⁰ Du même auteur : *Le seuil du monde spirituel (GA 17)*, Dornach, 1987, p.9.

un certain degré » avec cette affaire, lorsqu'on a compris un sentiment ou une impression sensorielle. C'est ce dont chacun peut faire l'expérience soi-même à tout moment. La compréhension amène les sentiments et les impressions sensorielles au calme, elle les enclôt. Cela signifie qu'une vertu émane du penser qui agit en tranquilisant et en mettant en ordre le monde des sentiments et des passions.

Cela étant ce processus de compréhension est examiné intuitivement d'un peu plus près. On précise que le penser « éclaire » la perception sensorielle ou bien le sentiment. À cette occasion, se différencie l'image intérieure car la compréhension pensante jette effectivement une sorte de lumière sur les choses qu'il vaut de comprendre. En suivant soi-même ce processus dans l'âme elle-même, on remarque que le verbe « éclairer » (*beleuchten* = éclairer, illuminer, éclaircir) n'est pas du tout pensé de manière symbolique ici, mais il décrit effectivement plutôt la compréhension pensante. On utilise d'ailleurs aussi la tournure que l'on « éclaire » quelque chose à quelqu'un.

Même ensuite, lorsque les vagues de l'océan deviennent houleuses, c'est-à-dire lorsque la « tempête des passions et affects » menace l'esquif de l'âme, le penser clair peut lui venir en aide pour apaiser les sentiments et les passions. Ici s'ensuit une image renouvelée, à savoir qu'il en naît un apaisement et une clarification, « lorsque l'esquif de l'âme a manœuvré en vue de parvenir à cette île du penser ». Que l'on se transpose dans un regard interne sur l'élément dramatique et le tangage de l'esquif de l'âme lors d'un sentiment fort et que l'on se représente l'observation intérieure afin de voir comment on peut entrer peu à peu dans une clarté intérieure. Ceci correspond exactement à la formulation imagée que « l'esquif de l'âme opère en vue d'aborder l'île du penser ». Dans cette formulation on décèle en effet le fait concret que l'être humain connaît qu'il y a nonobstant des situations où l'état stable du penser doit être péniblement reconquis par un travail sur soi, parce que sentiments et passions ont tout d'abord pris la main sur l'âme.

Le premier paragraphe conduit donc le lecteur au monde intérieur des idées et sentiments et traitent ceux-ci dans leurs différence. Ils s'opposent à l'instar de l'île et de l'océan. Avec une observation plus copieuse de l'intérieur de l'âme, il est frappant que quelque chose, qui se meut en vérité constamment, commence à s'arrimer et à produire une stabilité car, moment après moment, la connaissance agit en formant des îlots, à savoir en ordonnant et en fournissant un terrain stable. Pourtant à tout moment, « l'île » peut encore disparaître, parce que de nouvelles impressions surgissent et le penser s'efforce toujours de procurer de la clarté en comprenant et en éclairant celles-ci.

La confiance dans le penser

L'âme a une confiance naturelle dans le penser. Elle sent qu'elle devrait perdre toute sécurité, si elle ne pût avoir cette confiance. La vie saine de l'âme s'arrête lorsque le doute s'installe dans le penser. Veuille-t-on en arriver à tirer quoi que ce soit au clair, alors on doit pouvoir compter sur le réconfort que la clarté se manifesterait pourvu que l'on pût mobiliser suffisamment de vertu et de rigueur du penser. Sur l'incapacité personnelle à clarifier quelque chose par le penser, on peut se tranquilliser : mais on ne peut jamais supporter l'idée que le penser lui-même ne pût fournir d'apaisement si l'on pénétrait aussi loin qu'il serait nécessaire de le faire pour acquérir la pleine lumière sur une situation déterminée de la vie.¹¹

À présent, dans ce deuxième degré, le regard se porte de nouveau sur le sentiment : la confiance dans le penser. Celle-ci est quelque chose de totalement fondamental pour l'âme et cette confiance doit ici être rendue consciente. Le sentiment de sécurité dans la vie est relié à cette confiance. En pénétrant ce phénomène de notre regard intérieur, on remarquera que cette confiance est quelque chose de profondément enfoui en l'âme qui doit être progressivement et lentement amené à la conscience parce que nous vivons si naturellement en sa compagnie que nous n'y prenons garde. Si l'on a mené assez loin l'observation de l'âme désignée au premier paragraphe ci-dessus, alors on est prêt à se heurter à une question que l'on pourrait formuler comme ceci : Comment arrivé-je à ce que mon âme recherche toujours si pleinement et naturellement le penser ? Qu'y a-t-il à la base de cette quête ? Et l'on remarque alors ici que Steiner rattache, avec la constatation du deuxième paragraphe, le fait que l'âme possède une confiance naturelle dans le penser. L'observation suivante qu'il pût se produire, pour des raisons quelconques, qu'on en n'arrivât pas à une clarté idéale sur une chose, mais on reste alors certain(e) malgré cela que plus tard, une compréhension sera possible un jour de ce qu'il n'est pas possible de comprendre maintenant, or c'est cela qui témoigne de cette confiance dans le penser. Le troisième paragraphe du chapitre montre à présent que même là où la valeur du penser et le caractère connaissable de toute chose sont remis en doute, cela repose directement sur le fait que l'on a confiance dans le penser, car cette déclaration se fonde sur une capacité propre de

¹¹ *Ebenda.*

confiance. [Troisième paragraphe, *ndt*]. Il est essentiel ici à cet endroit, pour la construction d'une idée, que la confiance soit aussi un sentiment — quoiqu'il se comporte manifestement tout autrement vis-à-vis du penser que les sentiments et passions dont il était question au premier paragraphe. Alors que ceux-ci avaient directement leur caractéristique dans une prise de distance et une différenciabilité marquées du penser, la confiance est immédiatement orientée sur celui-ci, elle afflue de lui, pourrait-on dire :

Celui qui développe en lui le sentiment indiqué en relation au penser, n'en ressent pas uniquement quelque chose qui fortifie en lui la vertu de l'âme humaine, mais plutôt quelque chose de totalement indépendant de lui et de son âme portant une entité-monde en soi. Une entité-monde pour laquelle il doit œuvrer de fond en comble en soi, s'il veut vivre dans quelques chose qui appartient *à la fois* à lui-même et au monde indépendant de lui.¹²

Dans ce quatrième paragraphe il est rendu manifeste que ce sentiment de confiance est capable de développement et de renforcement. Les trois premiers sont déjà structurés de manière que par la seule observation et la réalisation personnelle du penser, ils mènent à ce qu'ils affirment. Cette activation propre doit encore une fois être développée et renforcée par cette confiance. Le degré estimé pour atteindre cet accroissement repose dans une sensation que la vertu de confiance vis-à-vis du penser devienne telle qu'on ne la porte pas uniquement en l'âme propre mais que celle-ci porte en elle une « entité-monde ». Mais on est renvoyé au fait que ceci ne peut être atteint que « si on y œuvre de fond en comble ».

Le mouvement pendulaire de l'âme

Je voudrais décrire ce degré de la manière telle que cela est devenu plus évident pour moi. À partir du deuxième paragraphe, où il s'agit de la confiance dans le penser, l'opposition des impressions sensorielles, du sentiment, du vouloir et des passions aux idées de la manière dont elle caractérise la vie de l'âme, est mise quelque peu sur le côté : la confiance envers le penser se révèle comme un sentiment de nature supérieure, parce qu'il se trouve dans une relation intime au penser qui est capable d'intensification. Tous deux sont au plus intimement unis. Ici le penser n'éclaire plus un sentiment depuis l'extérieur, comme dans le premier paragraphe, mais plutôt un sentiment devient l'élément de l'âme qui porte le penser et crée donc une base pour celui-lui. Vu au plan anthropologique, un pont est ici instauré entre le cœur, ou selon le cas le domaine rythmique et la tête. Ce lien nouvellement apparu et s'approfondissant est en même temps un pont qui peut mener à ce que la confiance dans le penser n'est pas seulement quelque chose qui vit dans l'âme, mais encore aussi quelque chose qui est indépendant de l'âme humaine et une entité-monde.

On peut faire ici l'observation que c'est justement la confiance envers le penser qui ouvre le regard pour des idées que nous n'avons pas nous-mêmes pensées, mais qui viennent plutôt à notre rencontre depuis le monde. C'est le cas, par exemple, lorsque nous apprenons à lire le langage des idées d'un contexte du destin — si ceci ne se réduit pas uniquement à une interprétation intellectuelle, mais lorsque nous en arrivons réellement à être « au coude à coude » avec de grandes idées qui forment la destinée. Avec cela un domaine entre en vue qui peut venir en aide pour comprendre ce que Steiner pense sous l'expression « d'entité-monde » : toutes les choses de notre monde que nous rencontrons tout d'abord par la perception, mais aussi par tout ce qui relève de l'âme, sont à la base de cette entité-monde. Tout dans le monde est sillonné de pensées cosmiques, par les *logoi* du *Logos*. Cela peut devenir une impression du sentir.

L'idée suivante traite du mouvement pendulaire que l'âme utilise et qui a à faire avec les mouvements du se-détacher-de-soi dans la vie idéelle et de l'en-venir-à-soi dans le sentir et le vouloir. Ces deux mouvements pendulaires de la vie de l'âme sont aussi comparables au sommeil et à la veille. Dans le sommeil aussi l'âme vit aussi la vie du monde, alors que pendant la veille, elle est plus en soi :

Pouvoir s'adonner à la vie des idées a quelque chose de profondément apaisant. L'âme sent qu'elle peut *se détacher d'elle* dans cette vie-là. Mais ce sentiment a besoin pareillement du sentiment opposé, de pouvoir se sentir *totalement en soi*. Dans ces deux sentiments repose le mouvement pendulaire nécessaire à une vie saine.¹³

De nouveau il est question de sentiments : du sentiment de se-détacher-de-soi et de celui de d'être-en-soi-même. On peut s'abandonner et se vivre dans ces deux mouvements pendulaires et on en pressent de ce fait quelque chose qui est propre à l'âme dans sa polarité archétype, à savoir sa capacité de s'étendre à la dimension de l'univers et de se concentrer sur elle, entre une union-avec-le-monde et se-concentrer-en-soi.

¹² À l'endroit cité précédemment, p.10. Soulignement en italique dans l'original.

¹³ *Ebenda*. Soulignement en italique dans l'original.

On peut en arriver à la sensation douloureuse que les sentiments, sensations et volontés personnels n'ont aucune signification pour le monde, car sentiments et affects sont en effet seulement au sein d'un soi seulement. Or c'est dans la confrontation avec le sentiment d'être abandonné et de la solitude, que la signification du penser peut encore se renforcer. Il peut en naître une toute nouvelle manière de se sentir uni qui représente une intensification vis-à-vis de celle atteinte jusqu'à lors :

Aussitôt qu'on a commencé à ressentir correctement la vie des idées, on oppose à cette sensation, l'autre : le penser qui a à faire avec cet événementiel du monde, se lève [de manière solaire, *ndt*] en entraînant ton âme ; tu vis dans cet événement en laissant son essence pensante affluer en toi. On peut dès lors se sentir accueilli et justifié par le monde. De cette atmosphère de l'âme s'ensuit pour elle un affermissement et elle pressent qu'elle en est arrivée à elle-même, selon les sages préceptes des puissances du monde. »¹⁴

Ce nouvel état d'union qui peut naître ici a à faire avec un déplacement progressif du centre de gravité par la vie dans les idées et l'effleurement de l'entité-monde par le penser — pour lequel les expériences de douleurs de l'âme comme le sentiment d'abandon-de-soi et la solitude représentent une condition préalable. Ce centre de gravité provoque le fait que le penser, qui a désormais à faire avec l'événementiel du monde commence à parler de lui-même. L'âme ne s'éprouve plus parfois comme une essence propre, à savoir isolée, car les idées lui viennent des contextes mêmes du monde. Si ce ne fut tout d'abord qu'un sentiment, d'être associé avec ses propres idées à la nature du monde, une frontière est donc franchie à présent ici et la direction du mouvement s'inverse : l'âme vit unie avec un événement qu'elle laisse affluer en elle en pensant. Cette inversion qui fut mise en relation, dans les cours ésotériques mentionnés plus haut, avec la sortie hors de soi-même dans le monde spirituel extérieur, est décrite à présent de la manière suivante :

Je ne pense pas simplement, c'est plutôt que cela pense en moi ; le devenir du monde s'exprime en moi ; mon âme n'offre que la scène sur laquelle le monde en tant qu'idée s'exprime.¹⁵

Cette phrase est reprise de neuf encore une fois, un peu plus loin dans le texte et certes dans l'esprit d'une parole méditative sur laquelle l'âme peut reposer et où elle peut intérieurement vivre pour elle-même après en avoir produit dans sa productivité intérieure l'ensemble des idées exposées : « Je me ressens pensant(e), uni(e) au courant des événements du monde. »¹⁶

De nombreux êtres humains recherchent et pratiquent aujourd'hui l'union avec le monde dans l'expérience de la vie de l'âme. Ce ne peut-être cependant qu'une amorce dans laquelle le penser se transformant et à l'instar d'un penser s'inversant, il prend en compte l'endroit où ce penser forme une coupe dans laquelle le monde spirituel peut entrer — un garant en est le fait que le méditant apprenne à distinguer la vérité de l'erreur.¹⁷ Pour cela d'autres points de vue seront apportés à l'avenir.

Die Drei 3/2020.

(Traduction Daniel Kmiecik)

Corinna Gleide est née en 1964. Elle a fait des études de philologie allemande et anglaise, d'histoire et de pédagogie à Tübingen et Leeds (U.K.). En 2002 elle co-fonde l'Institut D. N. Dunlop pour la formation anthroposophique des adultes, recherche sociale et conseil, à Heidelberg, (www.dndunlop-institut.de). Chargée de cours de pédagogie Waldorf aux séminaires des éducateurs de Mannheim et de Stuttgart. Elle est l'auteure de nombreux ouvrages et depuis 2015 rédactrice de **Die Drei**. Les points forts de son activité de conférencière sont la méditation et le cheminement cognitif anthroposophique, la christologie et le Graal, ainsi que les processus de formation de communauté.

¹⁴ À l'endroit cité précédemment, p.11.

¹⁵ *Ebenda*.

¹⁶ À l'endroit cité précédemment, p.12.

¹⁷ Voir la conférence du 13 novembre 1909 dans du même auteur : *Les profonds mystères du devenir de l'humanité* (GA 117), Dornach 1966.